Ami du Clergé du 19 février 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la souffrance chrétienne. — VII. *Dimanche de Pâques :* La souffrance transfigurée, 49.
Dominicales liturgiques. — IX. *Dimanche de la Passion :* Royaume de paix, 50 ; — X. *Dim. des Rameaux :* I. N. R. I., 51.
Instructions sur les Epitres du Dimanche. — IX. *Dim. des Rameaux* (ou pour la Semaine Sainte) : L'imitation de Jésus-Christ, 53.
Fête de Saint Joseph. — S. Joseph, modèle d'obéissance, 55.
Variétés. — Quelques considérations paradoxales sur la quête, 56.

CAREME SUR LA SOUFFRANCE CHRETIENNE

VII

Dimanche de Pâques

LA SOUFFRANCE TRANSFIGURÉE

Mes frères,

Les chrétiens qui peuvent suivre, pendant la Semaine Sainte, l'impressionnant office des Ténèbres ne manquent jamais d'être frappés par la répétition progressive de la même antienne.

Aux laudes du Jeudi Saint on chante : « *Le Christ s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort* » ; à celles du Vendredi on ajoute : « *jusqu'à la mort de la croix* » ; et enfin le Samedi on complète : « *c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.* »

Ces paroles de S. Paul (Phil., II, 9) qui éclairent un des aspects du mystère de la résurrection glorieuse du Sauveur Jésus, illuminent aussi de leur bienfaisante lueur les austères leçons de notre station de carême sur la souffrance chrétienne.

Et c'est bien ce qu'il faut nous répéter en ce matin de Pâques pour nous accorder aux « *Alleluia* » joyeux de cette solennité, pour infuser à nos âmes un peu de cette joie qui soulève, pour nous faire entrevoir nos souffrances d'ici-bas dans leur transfiguration suprême.

Car c'est la loi providentielle que nos tristesses se changeront en joie. La résurrection nous en montre l'accomplissement dans notre Maître qui sort du tombeau. Et elle se réalisera aussi pour nous au-delà de la mort surtout au jour de notre résurrection.

I. — *La loi providentielle*

L'Evangile a proclamé ce plan divin de la transfiguration de la souffrance *dès* le Sermon sur la montagne : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! — Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux ! — Heureux êtes-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi... »

Et les mêmes promesses se renouvellent dans la suite de la prédication de Jésus, jusqu'à ces suprêmes paroles du Maître aux apôtres : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, tandis que le monde se réjouira ; vous serez affligés, mais votre affliction se changera en joie... Vous êtes maintenant dans l'affliction, mais je vous reverrai, et votre cœur se réjouira et nul ne vous ravira votre joie » (Jo., XVI, 20, 22).

Loi providentielle, qui répond du reste à ce sens profond de la justice que nous avons naturellement au cœur et que N.-S. formulait ainsi dans la parabole du mauvais riche et de Lazare : « Mon fils, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et que pareillement Lazare a eu ses maux : maintenant, il est ici consolé, et toi, tu souffres » (Luc, XVI, 25).

Loi providentielle, à laquelle il faut pourtant périodiquement nous rappeler, puisque par irréflexion et manque de sens surnaturel, nous ne cessons de nous scandaliser du sort inégal de cette terre : de la prospérité des méchants et des épreuves des bons.

II. — *La loi dans le Christ*

Et pourtant, comme elle nous apparaît éclatante, dans le mystère du Christ, cette loi que nous appelons souvent celle du juste retour des choses.

Nul n'a été comme lui, et plus injustement selon notre manière humaine de voir, l'homme des douleurs. Sans refaire sa vie, il doit suffire de nous en référer à l'impression qu'a laissée dans notre âme l'évocation, au récit de la Passion, des souffrances de Jésus. Souffrances du corps et souffrances de l'âme, angoisses de l'esprit et amour bafoué, insultes et risées : rien, absolument rien des uniformes souffrances humaines ne lui a été épargné et à un degré dont nous ne pouvons nous faire une idée. Il a été, selon la comparaison du prophète, « le ver de terre » qu'on piétine, qu'on écrase...

Mais, du jour au lendemain, le voici vivant, invulnérable, immortel. Le voici qui sort du tombeau et à la veille de monter au ciel dans une gloire d'apothéose. Le voici qui va recevoir, sur la terre même qui venait de le renier, et jusqu'à la fin des temps, ces sublimes hommages des vierges, des docteurs, des martyrs, de la sainteté indéfinissable et innombrable.

Et toute cette gloire extérieure n'est qu'un reflet. Elle nous fait pressentir, mais elle ne nous révèle pas dans son plein jour la glorification du Fils auprès du Père. Elle n'est qu'un écho de l'Hosanna qu'entendit S. Jean : « Et toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer et toutes les choses qui s'y trouvent, je les entendis qui disaient : A celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! » (Apoc., V, 13).

III. — *La loi en nous*

Eh bien ! cette transfiguration du Christ ressuscité, plus belle que celle du Thabor, puisqu'elle est celle de l'homme des douleurs, annonce, présage, porte avec elle notre propre transfiguration. S. Paul ne cesse de nous le répéter : « Le Christ est ressuscité des morts, il est des prémices de ceux qui se sont endormis ! » (I Cor., XV, 20). « Si nous croyons que Jésus est mort et qu'il est ressuscité, croyons aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en lui » (I Thes., IV, 13). « Si... nous avons été greffés sur lui, par la ressemblance de sa mort, nous le serons aussi par celle de sa résurrection » (Rom., VI, 5).

Transfiguration par paliers.

EX LIBRIS PROVINCIAE PRO STUDIO THEOL. 7 S. CORDIS IESU

25,415,37

Transfiguration d'abord de notre âme, quand après la mort, toute purification et toute expiation accomplies, déjà elle recevra sa récompense et entrera dans ce royaume où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur comme dit S. Jean (Apoc., XXI, 4).

Transfiguration finale de l'âme et du corps, quand au jour de la résurrection de la chair, notre corps sera associé et pour toujours à la récompense de notre âme.

Et pour nous, comme pour le Christ, compensation hors mesure à nos épreuves du temps. Cela aussi la foi nous l'enseigne : « ...Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons avec lui, pour être glorifiés avec lui. Car j'estime que les souffrances du temps présent sont sans proportion avec la gloire à venir qui sera manifestée en nous » (Rom., VIII, 17-18) ; oui, sans proportion, si grandes que soient nos tribulations, quand bien même notre vocation serait comme celle des plus intimes amis du Christ, de porter sur nos épaules ici-bas, un plus lourd morceau de sa croix.

* *

En ce jour de la résurrection de notre Sauveur, que la grâce nous soit donnée de regarder, par delà et au-dessus de nos épreuves vers ces perspectives finales qui les illuminent et les transforment ! Bien minces sont les consolations humaines dont on chercherait à endormir notre souffrance et celle de nos frères, oui, même celles qui disent qu'il y a encore plus malheureux que nous, comme si le malheur des uns faisait le bonheur des autres. Seule la foi, et sa compagne l'espérance, peuvent alléger le poids de nos misères.

Les philosophes parlent beaucoup du problème du mal en oubliant trop que ce problème est un mystère, comme chantait ce grand missionnaire et ce haut mystique, que fut S. Louis-Marie de Montfort :

La croix est un mystère
Très profond ici-bas.
Sans beaucoup de lumière
On ne la connaît pas.

La lumière qui l'éclaire c'est celle qui rayonne du Christ ressuscité, tenant dans ses mains victorieuses, l'étendard de sa croix, inondé des mêmes feux de sa gloire !

DOMINICALES LITURGIQUES

IX

Dimanche de la Passion

ROYAUME DE PAIX

Mes frères,

Le premier mot du magnifique office liturgique que l'Eglise consacre au Christ-Roi est celui-ci : « *Pacificus* ». Son nom est : Roi de la Paix.

« O Christ, Roi qui donnez la paix, soumettez à votre empire les âmes rebelles et ramenez à votre bercail les brebis égarées. C'est pour les sauver que vous ouvrez tout grands vos bras sur l'arbre cruel où vous êtes attaché, que vous montrez votre Cœur brûlant du feu de l'amour et percé par la lance. C'est pour les sauver que vous demeurez sur nos autels, voilé sous les apparences du pain et du vin, et que votre Cœur perforé verse la grâce en l'âme de vos fils. »

Ainsi la liturgie, voix de l'Eglise, résume admirablement la doctrine du sacrifice sauveur du Calvaire, renouvelé et continué dans l'Eucharistie. On comprend le grand cardinal Mercier, laissant comme testament à ses prêtres ces simples mots : « Messieurs vous êtes prêtres pour dire la messe. » Célébrer la messe, c'est, en effet, offrir pour les vivants et pour les morts le sacrifice parfait de l'Agneau immolé sur la croix, qui ôte les péchés du monde et lui donne la paix... *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem !*

L'agneau pascal de l'Ancienne Alliance, dont le sang répandu préserva les demeures des Israélites au passage de l'ange exterminateur, la nuit fameuse de « la Pâque », est la figure immortelle de cet Agneau immaculé salué par Jean-Baptiste, qui, chargé des péchés du peuple, les a lavés en son sang sur le bois de la croix,... et règne avec le Père dans la gloire pour les siècles des siècles (Apoc., IV, 12-13). « *In figuris præsignatur, cum Agnus Paschæ deputatur.* »

Pour associer vos âmes à ce renouvellement de la Pâque tout proche maintenant, qui doit vous apporter le pardon et la paix du Roi, je veux livrer à vos méditations le texte même de l'Encyclique « *Mediator Dei* » par laquelle, tout récemment, le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre a enseigné au monde chrétien : 1° la nature du sacrifice eucharistique ; 2° sa valeur infinie ; et, en conclusion, la nécessité de la collaboration des fidèles au sacrifice [1].

I. — *Nature du Sacrifice eucharistique*

« Le point culminant et comme le centre de la religion chrétienne est le mystère de la très sainte Eucharistie que le Christ, Souverain Prêtre, a instituée, et qu'il veut voir perpétuellement renouvelé dans l'Eglise par ses ministres.

Le Christ, notre Seigneur, Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédec, « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde » (Jo., XIII, 1), durant la dernière Cène, la nuit où il fut trahi, voulut, comme l'exige la nature humaine, laisser à l'Eglise, son Epouse bien-aimée, un sacrifice visible, pour représenter le sacrifice sanglant qui devait s'accomplir une fois seulement sur la croix, afin que son souvenir demeurât jusqu'à la fin des siècles et que la vertu en fût appliquée à la rémission de nos péchés de chaque jour... Il offrit à Dieu son Père son Corps et son Sang sous les apparences du pain et du vin, symboles dans lesquels il les fit prendre aux apôtres, qu'il constitua alors prêtres du Nouveau Testament, et il leur ordonna, à eux et à leurs successeurs, de l'offrir.

1° *Il est un vrai renouvellement du sacrifice de la Croix.*

Le saint sacrifice de l'autel n'est donc pas une pure et simple commémoration des souffrances et de la mort de Jésus-Christ, mais un vrai sacrifice, au sens propre, dans lequel, par une immolation non sanglante, le Souverain Prêtre fait ce qu'il a fait sur la croix, en s'offrant lui-même au Père éternel comme une hostie très agréable. « La victime est la même ; celui qui maintenant offre par le ministère des prêtres est celui qui s'offrit alors sur la croix ; seule la manière d'offrir diffère » (Conc. de Trente).

[1] Les développements qui suivent, sauf la conclusion, sont des extraits de l'Encyclique « *Mediator Dei* ».

a) Prêtre identique. — C'est donc le même prêtre, Jésus-Christ, mais dont la personne sacrée est représentée par son ministre. Celui-ci, en effet, par la consécration sacerdotale qu'il a reçue, est assimilé au Souverain Prêtre et jouit du pouvoir d'agir avec la puissance et au nom du Christ lui-même. C'est pourquoi, par son action sacerdotale, d'une certaine manière, « il prête sa langue au Christ, il lui offre sa main ».

b) Victime identique. — La victime est la même, à savoir le divin Rédempteur, selon sa nature humaine et dans la vérité de son corps et de son sang. La manière dont le Christ est offert est cependant différente. Sur la croix, en effet, il offrit à Dieu tout lui-même et ses douleurs, et l'immolation de la victime fut réalisée par une mort sanglante subie librement. Sur l'autel, au contraire, à cause de l'état glorieux de sa nature humaine, « la mort n'a plus d'empire sur lui » et, par conséquent, l'effusion du sang n'est plus possible ; mais la divine sagesse a trouvé un moyen admirable de rendre manifeste le sacrifice de notre Rédempteur par des sacrifices extérieurs, symboles de mort. En effet, par le moyen de la transsubstantiation du pain au Corps et du vin au Sang du Christ, son Corps se trouve réellement présent, de même que son Sang, et les espèces eucharistiques sous lesquelles il se trouve symbolisent la séparation violente du Corps et du Sang. Ainsi le souvenir de sa mort réelle sur le Calvaire est renouvelé dans tout sacrifice de l'autel, car la séparation des symboles indique clairement que Jésus-Christ est en état de victime.

c) Fins identiques. — Les buts visés sont les mêmes.

1. Le premier est la glorification du Père céleste. De son berceau jusqu'à sa mort, Jésus-Christ fut enflammé du désir de procurer la gloire de Dieu ; de la croix au ciel, l'offrande de son Sang s'éleva comme un parfum délectable, et pour que cet hommage ne cesse jamais, les membres s'unissent à leur Chef divin dans le sacrifice eucharistique, et avec lui, unis aux anges et aux archanges, ils adressent en chœur à Dieu de continuels hommages, rapportant au Père tout honneur et toute gloire.

2. Le second but poursuivi est de rendre à Dieu les grâces qui lui sont dues. Seul le divin Rédempteur, en tant que Fils bien-aimé du Père éternel, dont il connaissait l'immense amour, put lui offrir un digne chant d'action de grâces. C'est ce qu'il voulut en « rendant grâces » à la dernière Cène. Et il ne cessa de le faire lorsqu'il était suspendu à la croix. Il ne le cesse pas dans le saint sacrifice de l'autel, dont le sens est « action de grâces », et ceci parce que c'est « vraiment digne et juste et salutaire ».

3. En troisième lieu, le sacrifice se propose un but d'expiation, de propitiation et de réconciliation. Aucun autre que le Christ ne pouvait assurément offrir à Dieu satisfaction pour toutes les fautes du genre humain ; aussi voulut-il être immolé lui-même sur la croix « en propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier ». De la même manière, il s'offre tous les jours sur les autels pour notre rédemption, afin qu'arrachés à la damnation éternelle nous soyons inscrits au nombre de ses élus. Et cela, non seulement pour nous qui jouissons de cette vie mortelle, mais aussi « pour tous ceux qui reposent dans le Christ, qui vous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de la paix » ; en effet, soit que nous vivions, soit que nous mourions, « nous ne nous éloignons pas du seul et unique Christ ».

4. En quatrième lieu, enfin, il y a le but impétratoire. L'homme, enfant prodigue, a mal usé des biens reçus du Père céleste et les a dissipés ; aussi se trouve-t-il réduit à un état de très grande pauvreté et de très grande souillure. Cependant, du haut de la croix, le Christ « offrant avec un grand cri et des larmes... ses prières et ses supplications... fut exaucé à cause de sa piété ». Semblablement, sur nos autels, il exerce la même médiation efficace, afin que nous soyons comblés de bénédictions et de grâces ».

II. — *Valeur infinie du divin Sacrifice*

Il est donc facile de comprendre pourquoi le saint Concile de Trente affirme que la vertu salutaire de la croix nous est communiquée par le Sacrifice eucharistique pour la rémission de nos péchés quotidiens. L'Apôtre des Gentils, en proclamant la surabondante plénitude et perfection du Sacrifice de la croix, a déclaré que le Christ, par une seule oblation, a rendu parfaits à jamais tous les sanctifiés. De fait, les mérites de ce Sacrifice, infinis et sans mesure, n'ont pas de limites ; ils s'étendent à l'universalité des hommes de tous les lieux et de tous les temps, parce que l'Homme-Dieu en est le Prêtre et la Victime ; parce que son immolation, comme son obéissance à la volonté du Père éternel, fut absolument parfaite et parce qu'il a voulu mourir comme Chef du genre humain : « Vois comment fut traité notre rachat : le Christ pend au bois. Vois à quel prix il a acheté... il a versé son Sang, il a acheté avec son Sang, il a acheté avec le Sang de l'Agneau immaculé, avec le Sang du Fils unique de Dieu... L'acheteur est le Christ, le prix, le sang, l'achat, le monde entier ».

Ce rachat, cependant, n'atteint pas aussitôt son plein effet : il faut que le Christ, après avoir racheté le monde au prix très précieux de lui-même, entre effectivement en possession réelle des âmes des hommes. Aussi, pour que leur rédemption et leur salut, en ce qui concerne les individus et toutes les générations qui se succéderont jusqu'à la fin des siècles se réalisent et soient agréées de Dieu, il faut absolument que chaque homme en particulier entre en contact vital avec le Sacrifice de la croix, et donc que les mérites qui en découlent lui soient transmis. On peut dire d'une certaine manière que sur le Calvaire le Christ a établi une piscine d'expiation et de salut, qu'il a remplie de son sang répandu, mais si les hommes ne se plongent pas dans ses eaux et n'y lavent les taches de leurs fautes, ils ne peuvent assurément obtenir purification et salut. »

* *

Ainsi donc, par l'effet de ce bain salutaire dans le Sang rédempteur, les âmes sont purifiées, la dette immense du péché est soldée, la justice divine est satisfaite, l'ordre des relations de soumission et d'amour de la créature à l'égard du Créateur est rétabli. « Hostie immaculée et pacifique offerte sur l'autel de la Croix, le Sauveur a accompli la Rédemption de l'humanité et, ayant soumis à son empire toutes les créatures, il remet à l'infinie Majesté l'éternel et universel Royaume » *(Préface du Christ-Roi)*. La

grande œuvre accomplie, la victoire gagnée, règne la paix qui est, selon S. Augustin, « la tranquillité de l'ordre » ; paix qui, de l'individu, rayonne sur la famille, sur la société toute entière. C'est, dès ce monde, le symbole et le présage de ce Royaume du Ciel, bienheureuse vision de paix, « *beata pacis visio* », dont les pierres sont les âmes harmonieusement réunies et assemblées dans un fraternel amour en Dieu. *Amen.*

X

Dimanche des Rameaux

I. N. R. I.

Mes frères,

Les palmes et les rameaux d'oliviers qu'agitent au passage du « Roi d'Israël » les enfants et les grandes personnes de ce peuple inconstant et bientôt infidèle font plutôt peine à voir, en raison de leur caractère éphémère : demain, tout sera fané, desséché et les mêmes gens qui crieront : « Nous ne voulons pas de ce Roi. Nous n'avons pas d'autre roi que César. Crucifiez-le ! » Ainsi changent les hommes...

Regardons plus haut, très haut, dans ce royaume éternel où règne l'Agneau immolé dans la gloire du Père. Des palmes d'une fraîcheur immortelle chantent le triomphe de Dieu. Plus rien d'éphémère ni d'inconstant : tout est éternel et immuable. « Une foule immense se tenait devant le trône et devant l'Agneau. Ils étaient revêtus de robes blanches, ils avaient des palmes dans leurs mains et ils criaient à grande voix : Le salut revient à notre Dieu et à l'Agneau » (Apoc., VII, 9). « Alors un des vieillards me dit : « Qui sont-ils et d'où viennent-ils ? » — Je lui dis : Vous le savez. — Alors, il me dit : Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation ; ils ont lavés leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. C'est pour cela qu'ils sont devant le trône de Dieu... L'Agneau sera leur pasteur et les conduira aux sources des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » (*ibid.*, 12-17).

C'est après la grande tribulation, l'immense joie. C'est après le combat terrestre, le triomphe céleste. Deux pensées dignes de vos méditations, en cette grande semaine.

I. — *Contempler Jésus, s'unir à lui*

Regardez, m. f., votre Sauveur, ainsi qu'Israël autrefois regardait le serpent d'airain élevé dans le désert et trouvait là le remède aux venimeuses morsures. « Venez tous à moi, à moi, Jésus, Sauveur ! Regardez longuement, quotidiennement, amoureusement ma tête que les épines couronnent, mes bras étendus pour vous rassembler tous, sans exception, auprès de ma croix, mes mains qui n'ont fait que bénir et guérir et absoudre, aujourd'hui percées par ses clous... Recueillez ce sang qui coule de tout mon corps torturé, et mêlez-y vos pleurs, vos souffrances quotidiennes, vos fatigues, vos privations, vos croix... Pouvez-vous boire le calice que je bois moi-même ? »

Le cardinal Mercier qui fut dans l'Eglise une lumière, une flamme, donnait à cet appel une réponse qui peut et doit être la vôtre : « Je suis la petite goutte d'eau de la messe. La goutte d'eau est unie au vin du calice. Le vin du calice devient le Sang de l'Homme-Dieu. Et le Sang de l'Homme-Dieu est entraîné dans le fleuve de la vie de la Très Sainte Trinité. »

C'est à cette communion profonde, à cette *Communion* aux richesses et à la vie même de Dieu que vous êtes appelés. La goutte d'eau est un symbole, le signe de l'offrande que vous lui faites de vous-mêmes. A la Communion, le symbole s'efface devant la réalité. Vous mangez sa chair et buvez son sang. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi, je demeure en lui. Demeurez en moi et moi en vous. Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit s'il ne demeure uni à la vigne, ainsi vous ne le pouvez non plus si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure porte beaucoup de fruit ; car, séparés de moi vous ne pouvez rien faire... Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour » (Jo., XV, 4-9).

A méditer ce testament divin par lequel le Cœur de Jésus, la veille de sa mort, vous a laissé le secret de la vraie vie, qui est union d'amour avec Dieu en ce monde et dans l'autre, vous comprenez l'enthousiasme des amis de Dieu pour qui la Communion au Christ est le tout de la vie, le trésor qui surpasse toutes les richesses de ce monde, la joie profonde et ineffable. Relisez le IVe livre de l'*Imitation*, méditez les paroles d'amour de tous les saints, d'un saint Curé d'Ars sur son lit d'agonie pleurant à la pensée que c'était sa dernière communion, — d'une Ste Thérèse chantant l'Eucharistie, son ciel, le foyer divin où elle allait puiser la vie, — d'une Ste Catherine de Sienne pour qui l'hostie était nourriture non seulement de l'âme, mais aussi du corps, pendant de longues années, — d'un S. Nicolas de Flüe, canonisé en 1947, qui passa vingt années nourri de la seule hostie :

« Lorsqu'il m'est donné, disait-il, de participer à la table divine, mon âme est plongée dans un tel océan de délices et inondée de tant de forces spirituelles que leur abondance rejaillit jusqu'à mon corps. C'est pourquoi je n'ai plus ni faim ni soif d'aucun aliment : de là vient ma force, ma vie. Le Corps et le Sang du Christ sont ma seule nourriture. Le Christ est pour moi nourriture, breuvage, santé, remède ». Et encore : « Quand je contemple le Christ sur la croix, la compassion m'inonde d'une douleur qui secoue tous mes membres, tous mes nerfs, mon corps tout entier, m'apportant un rafraîchissement, une vivacité, une force inexprimables... »

Et son biographe ajoute que devant le crucifix de sa cellule, le saint ermite jouissait à toute heure de la journée de ce qu'il appelle « l'enchantement du Vendredi Saint », de la triomphale victoire de la Vie sur la mort spirituelle.

Voilà les sommets où l'Amour conduit les âmes saintes qui veulent bien se laisser conduire. Le réservé, c'est, le mot l'indique, l'extraordinaire. Le chemin ordinaire, obligatoire de tout chrétien qui veut aller au ciel, est *le chemin de la Croix*. L'amour de Dieu est obligatoire pour tous et cet amour nécessaire s'apprend au Calvaire, à l'école de Marie, Mère des Douleurs, Mère de l'Amour.

O sainte Mère, nous vous en supplions,
Gravez profondément en nos cœurs
Les plaies de votre Fils crucifié.
Partagez avec moi les souffrances de votre Fils.
Faites-moi verser avec vous les larmes de l'amour.
Près de la croix, faites que je reste avec vous.
Faites que je porte en moi la mort du Christ,
Que je sois blessé de ses blessures,
Que je m'enivre de la croix et du sang de votre Fils !

L'amour divin ayant réalisé ce prodige de perpétuer le sacrifice rédempteur jusqu'à la fin des temps, de sorte qu'il n'est pas une minute du jour et de la nuit où l'Hostie salutaire et le calice ne s'élèvent vers le ciel, il en résulte que votre place, chrétiens, la place que Dieu par sa grâce vous demande d'occuper, se trouve à proximité de l'autel. Si vous vous éloignez de cette place, vous vous éloignez autant du ciel. Dans la mesure où vous lui êtes fidèles, dans la mesure où vous l'aimez, cette place, vous enrichissez votre âme des trésors du Cœur divin.

II. — *Union au Christ à la messe*

Pour affermir sur ce point vos convictions, je ne puis mieux faire que de vous transmettre l'exhortation que vous adresse N. S. Père Pie XII dans l'encyclique *Mediator Dei.*

« Afin, dit-il, que chaque pécheur soit blanchi dans le Sang de l'Agneau, les chrétiens doivent *nécessairement* (remarquez ce mot) *associer leur travail à celui du Christ.* Si on peut dire,... que le Christ a réconcilié avec son Père par sa mort sanglante tout le genre humain, il a voulu cependant que pour obtenir les fruits salutaires produits par lui sur la Croix, tous fussent amenés à sa Croix par les sacrements, principalement par le Sacrifice eucharistique. Dans cette participation actuelle et personnelle, de même que les membres prennent chaque jour une ressemblance plus grande avec leur divin Chef, de même la vie salutaire découlant du Chef est communiquée aux membres. Le Sacrifice de l'autel est comme l'instrument par excellence par lequel les mérites venant de la Croix sont distribués. Renouvelé tous les jours, il nous rappelle qu'il n'y a pas de salut hors de la Croix... »

Or, pour que l'oblation obtienne son plein effet, il faut que les chrétiens s'offrent d'eux-mêmes en victimes : « *en hostie vivante, sainte, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous lui devez* », dit S. Paul (Rom., XII, 1). Mais, lorsqu'ils participent à l'action liturgique avec foi et dévotion, ils s'offrent avec et par le Souverain Prêtre en hostie spirituelle.

a) En purifiant leur âme. — « Rendez-vous compte de ce que vous accomplissez, dit l'Eglise aux prêtres le jour de l'ordination ; imitez ce que vous faites et, en célébrant le mystère de la mort du Seigneur, faites mourir complètement en vos membres les vices et les concupiscences. » Aux fidèles, elle dit : « Que sur cet autel soit honorée l'innocence, immolé l'orgueil, étouffée la colère ; que la luxure et tout dérèglement soient frappés à mort... » Travaillez donc, m. f., à transformer votre âme à la dégager des liens du péché, pour qu'elle puisse s'offrir à Dieu.

b) En reproduisant l'image de Jésus-Christ. — L'idéal de S. Paul était d'être identifié au Christ. « *Je suis attaché à la croix avec le Christ ; je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (Gal., II, 19, 20). C'est vers cet idéal que vous devez orienter et élever votre âme pour offrir le sacrifice eucharistique. Membres du Christ, il n'est rien de plus convenable que de nous immoler tous avec notre Chef qui a souffert pour nous. Car, dans le Sacrifice qu'elle offre, dit S. Augustin, l'Eglise est offerte, elle aussi.

Considérez donc à quelle dignité le baptême vous a élevés et, selon l'esprit de la sainte liturgie, unissez-vous au Souverain Prêtre d'une manière particulière au moment de la consécration, et offrez-le avec lui quand sont prononcées les solennelles paroles : « *Par lui, avec lui, en lui est à vous, Dieu Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles* » paroles auxquelles vous répondrez : *Amen.* Et n'oubliez pas, avec le divin Crucifié, de vous offrir vous-mêmes, vos préoccupations, vos douleurs, vos angoisses, vos misères et vos besoins.

* *

A considérer le prodigieux amour de Dieu et l'ingratitude d'un grand nombre d'hommes en face de la croix, de la messe qu'ils méprisent parce qu'ils ne les connaissent pas, on comprend l'ardeur qui enflammait le cœur des saints et les amenait à s'offrir réellement sur l'autel en victimes à l'Amour infini méconnu. Ainsi Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus :

« Je voudrais vous consoler de l'ingratitude des méchants... Je vous remercie de m'avoir fait passer par le creuset de la souffrance. C'est avec joie que je vous contemplerai au dernier jour, portant le sceptre de la croix ; puisque vous avez daigné me donner en partage cette croix si précieuse, j'espère au ciel vous ressembler et voir briller sur mon corps glorifié les sacrés stigmates de votre Passion.

Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre Amour, ô mon Dieu ! Que ce martyre, après m'avoir préparé à paraître devant vous, me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux Amour !

Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que, les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel ! »

Seigneur Jésus, daignez allumer en nous ce feu d'amour qui a poussé Ste Thérèse à s'offrir en victime de charité pour les hommes ! Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

IX

Dimanche des Rameaux

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

« *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* ».

Mes frères,

L'imitation de Jésus-Christ est le grand principe de morale pratique sur lequel l'Apôtre revient sans cesse. Il rejoint en cela le conseil du Maître : « *Exemplus dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis...* »

Quelle opportunité précieuse l'Eglise manifeste-t-elle en nous rappelant aujourd'hui cette grande loi qui nous oblige à tourner les yeux vers notre divin modèle pour l'étudier, mieux que cela pour nous en imprégner, afin de faire passer dans nos âmes sa doctrine et ses sentiments.

Le plus évident dans cette semaine, où Jésus va connaître les humiliations et la mort ignominieuse du Calvaire, n'est-ce pas l'humilité ? Qui songerait à

s'enorgueillir, quand le Christ s'est tellement abaissé? Et si les souffrances de Notre-Seigneur ont été le principe de sa gloire, il en sera de même de nous puisque se réalisera ainsi sa promesse : « Celui qui s'abaisse sera glorifié. »

Suivons-le dans son explication et voyons : 1° Sur quoi repose le conseil de l'Apôtre ? — 2° Comment le réaliser ?

I. — *Sur quoi repose le conseil de l'Apôtre ?*

D'abord et essentiellement sur la conviction que le Christ n'est pas seulement une des plus belles figures morales de l'histoire, mais qu'il est le Fils de Dieu incarné parmi nous.

Toutes les fois que, parmi les siens, quelques-uns ont reculé devant cette confession, l'Eglise les a rejetés de son sein. Ariens au IVe siècle, modernistes au début du XXe, toutes les formules qui tendaient à accorder le dogme traditionnel avec les exigences actuelles, ce qui voulait dire pour parler franc sacrifier celui-là aux prétentions de celui-ci ont été successivement rejetées par le magistère infaillible. En Jésus le chrétien voit et doit voir le Verbe fait chair.

Nous plaçant au seul point de vue psychologique, c'est sans doute la fermeté intransigeante de cette foi enseignée, réclamée qui donne au chrétien la meilleure assurance et la meilleure force. Il se sent dans la vérité.

Comment ne pas reconnaître en effet que la présence dans l'humanité d'une personne divine, médiatrice toute-puissante entre la créature et le Créateur produise une intimité, une confiance jamais réalisée jusque-là, donnera à la prière une efficacité nouvelle, aux rapports d'ici-bas une paix, une charité inconnue jusqu'alors ?

Plus que cela, Jésus n'est point seulement un docteur et un thaumaturge, il est essentiellement un modèle. Venu d'auprès le Père, il sait les mystères de Dieu en même temps qu'il connaît les besoins, les faiblesses, les secrets de l'homme. Et précisément parce qu'il s'est fait l'un de nous il va pouvoir nous dire dans notre langage, les desseins du Créateur sur nous et les moyens de les accomplir. Ce ne sera donc pas un conseil quelconque, même très intelligent et désintéressé, ce sera un conseil divin. Un conseil, et plus encore : un exemple vécu.

Prophète, thaumaturge ? Oui, Jésus l'est d'abord. Mais modèle il deviendra le maître qu'il faut écouter et suivre.

N'est-ce pas ainsi qu'il s'est présenté lui-même ? Il substituait son autorité à celle des prophètes et des Anciens d'Israël : « Il a été dit... *moi je vous dis...* » Qu'est-ce que cela signifiait sinon qu'il se présentait comme la règle de perfection et le modèle suprême ? Il ajoutait : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », cela nous invitait à gravir des sommets moraux brillants mais proprement inaccessibles, car, il le disait lui-même : « Personne ne connaît le Père sinon le Fils ». Mais il ajoutait : « Le Fils unique qui est dans le sein du Père est celui qui l'a fait connaître ».

Par sa vie en tout conforme à la vie du Père, il a mis à notre portée la perfection. Ses contemporains purent la contempler, ses apôtres s'en émerveiller et ajouter : « Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons » (I Jo., I, 1, 2).

On comprend mieux alors comment, pour les disciples du Christ, la perfection morale ne soit pas autre chose que la réalisation de la vie du Verbe incarné. C'est l'idéal que S. Paul s'était donné, qu'il proposait aux Eglises fondées par lui. « Soyez nos imitateurs comme je le suis moi-même du Christ » (I Cor., XI, 1), et quand il ajoutait : « Ayez en vous les mêmes sentiments que le Christ Jésus. » Pour lui tout est là, il s'agit de « former le Christ en nous ».

La perfection chrétienne se réduit donc à cela : faire de votre vie la reproduction la plus fidèle de l'existence menée par Jésus ici-bas. L'histoire des saints n'est que cela. Plus ils ont mis de vie divine dans leur existence à eux, plus ils se sont élevés dans le chemin de la perfection.

II. — *Comment nous y prendrons-nous ?*

Il ne s'agit pas d'une imitation servile, extérieure, des gestes de notre divin Maître.

Sa qualité divine lui conférait une multitude de vertus dont nous ne pourrons jamais être pourvus. Nous ne pourrons jamais posséder sur le Père les mêmes droits, à l'égard du mal les mêmes impunités, vis-à-vis des hommes la même autorité.

D'autre part N.-S. fut-il imitable en chacun de ses gestes notre activité se différenciera toujours de la sienne par la variété des situations dont aucune n'est jamais identique à sa semblable, par la diversité des époques, l'état d'esprit de nos contemporains, la mobilité des circonstances.

Ce n'est donc point cela que Jésus demande. Saint Paul ne s'y est pas trompé : « Ayez *les mêmes sentiments* que le Christ Jésus. »

C'est bien cela : retrouver ses jugements, ses sentiments essentiels afin de réagir dans la situation qui est maintenant la nôtre, suivant ses intentions profondes. L'Evangile n'est pas à prendre comme un recueil de cas de conscience, ni même comme un ensemble de consignes mais plutôt comme un livre qui nous permet d'entrer dans la familiarité du Christ, d'apprendre à voir, à aimer comme lui, à retrouver la direction, la lumière de son regard, le sens de ses paroles et de son attitude.

« Les enfants, disait S. François de Sales, à force d'ouïr leurs mères et de bégayer avec elles, apprennent à parler leur langage ; et nous, demeurant près du Sauveur par la méditation, et observant ses paroles, ses actions, ses affections, nous apprendrons, moyennant sa grâce, à parler faire et vouloir comme lui » (*Introduction à la vie dévote*, III, 30).

Comment alors nous y prendrons-nous ?

1. Par l'obéissance à sa volonté, expression de la volonté du Père : « Ceux qui disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, mais celui-la qui fait la volonté de mon Père » (Mt., VII, 21). — « Celui qui violera un seul des moindres commandements sera très petit dans le royaume des cieux ; qui les observera et enseignera à les observer sera très grand » (Mt., V, 19). — Il n'est d'amour vrai que dans l'obéissance. « Si vous m'aimez gardez mes commandements » (Jo., XIV, 15).

Cet enseignement se double d'un exemple : Jésus dans toute sa vie se présente comme l'exécuteur parfait des volontés paternelles. « Ne savez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père ? » (Luc, II, 49). La confidence a dû se renouveler souvent pendant les années de Nazareth. « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jo., IV, 34). « Ce qui lui plaît je le fais toujours » (Jo., VIII, 29). Le voici au terme de sa carrière. La Pas-

sion est proche, il va être incessamment arrêté. Il s'encourage pour ainsi parler à l'action : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous, allons » (Jo., XIV, 31).

Retenons que l'amour du Père n'est pas dans la sensibilité, mais dans la conformité aux vouloirs divins. Rappelons-nous encore que cette volonté il ne nous appartient ni de la diminuer, ni de la faire passer par nos appréciations, mais de l'exécuter telle qu'elle se présente dans les commandements.

Est-ce à dire qu'il y faille apporter une rigidité servile, quelque chose comme la ponctualité d'un fonctionnaire ou la rectitude d'un esclave ?

Non, car si les sentiments ont besoin pour être authentiques de s'achever en œuvres, les œuvres manqueraient d'élan, même d'efficacité si elles ne se réalisaient par amour.

La charité doit donc accompagner l'obéissance.

On a reproché souvent aux chrétiens de vivre dans un conformisme desséchant et de croire qu'ils ont accompli la loi quand ils ont rigoureusement observé les préceptes sans se soucier de l'esprit qui doit les animer.

Il faut vouloir ignorer les premiers éléments de la fidélité réclamée par Jésus pour croire qu'il accepte un service de cette sorte. Il a rejeté les Pharisiens, « les sépulcres blanchis ». C'est un culte en esprit et en vérité qu'il réclamait.

Que de chrétiens ne comprennent pas toujours cet enseignement et tournent parfois le dos à cette nécessité nul ne l'ignore, mais les vrais chrétiens le déplorent et tous doivent s'efforcer de mettre leurs actes en conformité avec l'appel du Maître. S. Augustin dira avec raison :

« Il ne suffit pas de faire le bien, il faut le bien le bien faire. *Non solum facere bonum, sed bene.* »

Que les hommes de bonne volonté gémissent sur l'écart qui peut exister entre leurs actes et leurs sentiments, entre ce qu'ils voudraient faire et ce qu'ils font,... il y a là une conséquence de la faiblesse de notre nature. Et ceux qui nous reprochent le plus de ne pas vivre notre christianisme en ont-ils toujours le droit ?

Mais que nous tirions de ces remarques et de ces exigences un motif nouveau d'effort nécessaire pour ne pas étonner, encore moins scandaliser, c'est une conclusion qui s'impose.

* *

Il ne servirait de rien à une sœur hospitalière ou à un frère de St-Jean de Dieu d'accomplir les actes du bon Samaritain avec une régularité banale et sans amour ; les œuvres les plus simples de la femme qui tient son ménage ou de l'homme qui remplit sa tache quotidienne, avec au cœur l'amour de Jésus qui le commande, toutes peuvent puiser dans cette acceptation généreuse de la volonté divine, dans cette imitation du Christ, une sanctification très haute.

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a jamais rien fait d'extraordinaire de son vivant, mais elle a fait la plus petite chose *extraordinairement bien.*

Avec le progrès de la fidélité et dans l'amour, le joug léger s'allège encore, dit S. Bernard : « Plus on avance dans les voies de la perfection, plus elles deviennent praticables et faciles » *(Lettre* 385). Saint François de Sales ajoutera : « Des vices, qui n'en a qu'un peu n'est pas content et qui en a beaucoup est mécontent, mais des vertus, qui n'en a qu'un peu, encore en a-t-il du contentement, et puis toujours plus en avançant » *(Introd. vie dévote,* III, 11).

Avec la même simplicité, la même plénitude d'amour que Jésus, mettons-nous au service du Père et dans le dévouement aux hommes, marchons dans le chemin de lumière où il nous entraîne, le bonheur et la noblesse sont là.

POUR LA FETE DE S. JOSEPH

SAINT JOSEPH, MODÈLE D'OBÉISSANCE

Mes frères,

Nous souffrons du grand mal d'indiscipline. Et dans tous les domaines. Il n'est que de regarder pour voir. C'est le cas de l'enfant dans la famille ; du serviteur chez son maître ; du citoyen dans l'Etat ; même du fidèle dans l'Eglise. On ne sait plus, on ne veut plus obéir !

Voilà l'une des principales sources de nos malheurs. On retrouve l'indiscipline, à base d'égoïsme et d'orgueil, dans le *Marché noir,* dans cette course à l'argent, qui méprise la misère ; dans l'avilissement des consciences ; dans l'immoralité qui s'étale partout ; dans la débauche qui nous désole et nous prépare, pour demain, une si triste France !...

I. — *Pourquoi ce manque d'obéissance ?*

Demandez-vous d'où vient ce mépris de l'autorité, sous quelque forme qu'il se présente ? Il y a à l'origine de ce chancre plusieurs causes.

1o On ne connaît plus, tout d'abord, *la valeur* de l'obéissance, qui est une vertu. Etant une vertu, c'est une grandeur. On a osé dire qu'elle déprimait l'homme, qu'elle le diminuait, qu'elle en faisait une brute. Comme c'est faux ! Au contraire, elle le divinise, en quelque façon, en le faisant sortir de soi-même par la lutte qu'elle exige de lui, pour mater l'orgueil et vaincre l'amour-propre. C'est par la révolte que les démons se sont perdus et ont été précipités dans l'enfer créé pour eux ; c'est par l'obéissance que les anges ont mérité le ciel dans le sein de Dieu. C'est la révolte de nos premiers parents qui, au paradis terrestre, a perdu l'humanité toute entière ; c'est l'obéissance du Christ rédempteur qui l'a rachetée et nous a donné la possibilité de devenir enfants de Dieu...

Et puis, indépendamment de cette valeur qui lui est propre, quelle tranquillité l'obéissance n'apporte-t-elle pas avec elle ? N'a-t-on pas dit qu'elle est « un garde-fou » ? En de multiples circonstances, c'est strictement vrai : que de folies elle aurait empêchés de commettre, si on l'avait pratiquée : on le reconnaît souvent après coup, mais trop tard ! Et l'on est délivré de bien des soucis, quand on n'a qu'à obéir, c'est-à-dire à se laisser guider, à se laisser faire. *L'Imitation de Jésus-Christ* a raison de le constater : « Il est beaucoup plus sûr d'obéir que de commander. » Obéir, c'est aller au ciel, porté sur les épaules d'un autre.

2o On ne connaît plus *le prix* de l'obéissance : première raison donc pour ne la point pratiquer. En voici une seconde : on rejette l'effort, la gêne, le sacrifice, et l'obéissance, évidemment, exige tout cela ! c'est ce qui, aux yeux de Dieu, en fait le mérite ! Mais c'est ce qui afflige la pauvre nature humaine. On ne veut connaître que ses aises, sa satisfaction